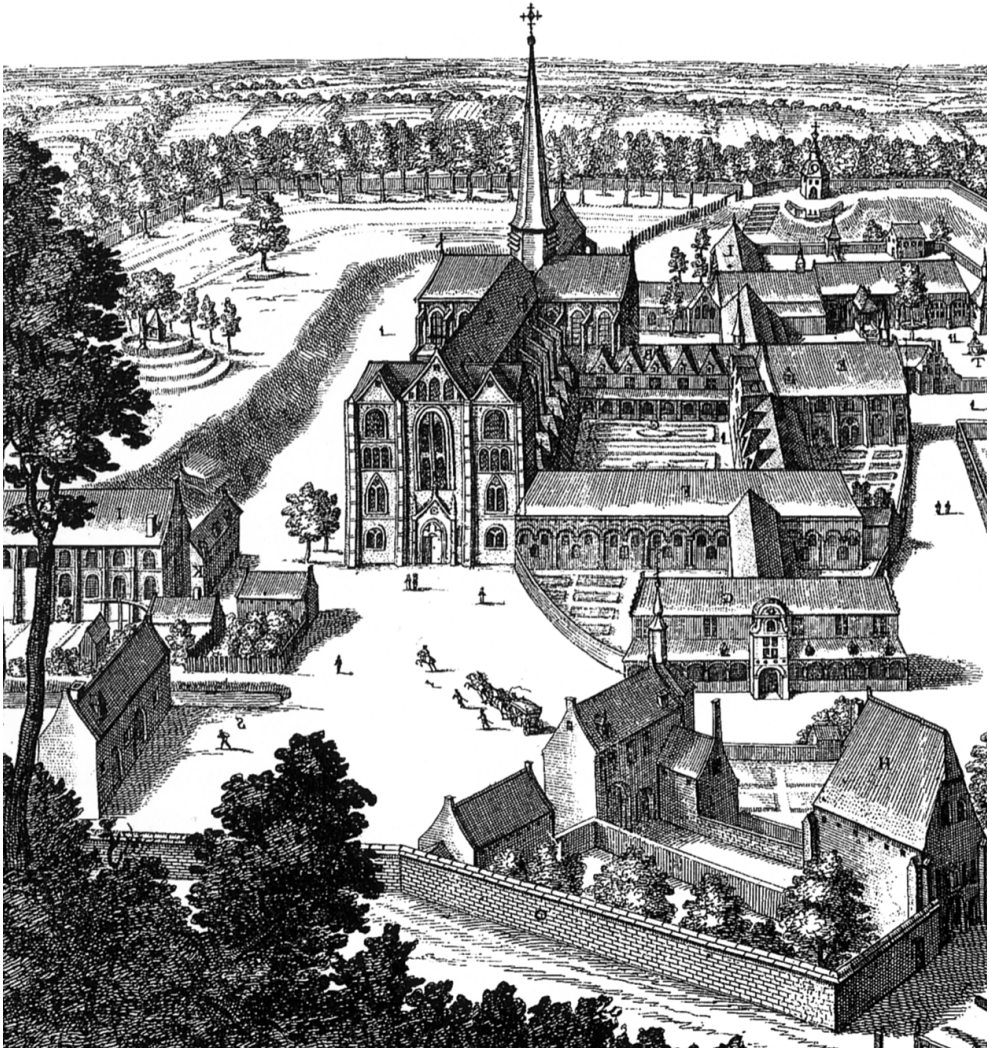
Faire revivre les ruines de l'abbaye cistercienne de Villers-en-Brabant



Page de couverture :

L'abbaye de Villers au XVIIe siècle. Gravure (détail) de Luc Vorstermans, publiée dans A. Sanderus, *Chorographia sacra Brabantiae*, 1659.

Comment s'y prendre pour visiter intelligemment un monument historique ? L'essentiel n'est pas de fournir des dates, de citer des noms, de définir des styles architecturaux. L'essentiel est de faire revivre les hommes qui peuplaient jadis les lieux que l'on découvre, de restituer une ambiance, de recréer par un commentaire suggestif des manières de vivre et de penser. La question est donc : Comment faire pour donner un caractère « anthropologique » à la visite d'un monument ?

Il faut tenir compte de la spécificité de ce monument. On ne visite pas une abbaye comme on visite un château fort, une église comme une usine. Visiter un monument, quelle qu'en soit la nature, suppose un certain état d'esprit. Comment mettre les élèves dans les conditions mentales requises ? La visite d'un monument historique est une quête ou, du moins, elle devrait l'être. Elle cherche à entrer en contact physique, par les sens, avec une réalité passée. En visitant Villers, le but n'est pas de flâner parmi des ruines, à la mode romantique, mais de s'immerger dans un milieu qui reflète certains traits de l'âme occidentale.

Texte : Geneviève Destain.
Dessins : Anne Decoster.

École normale catholique du Brabant wallon, Nivelles, 1987.

Des siècles durant, des moines vécurent ici loin de l'agitation du monde et des hommes. Ils consacrèrent le meilleur de leur existence à Dieu. Même leurs gestes les plus quotidiens, ils les accomplirent pour la gloire de Dieu et le salut des hommes. Ils vécurent ici dans le souci de l'essentiel : défricher les chemins qui conduisent à la Vie éternelle. Par la prière, par le travail – qu'ils considéraient comme une autre forme de prière – ils cherchèrent ardemment, passionnément, à rencontrer Dieu.

Pour comprendre les ruines de Villers, il faut s'identifier aux moines qui vécurent ici autrefois. Il faut essayer de poser sur le monde et sur les hommes le même regard de foi et d'espérance qu'eux : *Post tenebras, spero lucem* (Après les ténèbres, j'espère la lumière), disait la devise de Villers. Pour saisir le sens profond de ces ruines, il faut les parcourir avec ce frémissement de la conscience que l'on ressent lorsqu'on se trouve dans un lieu saint.

Avertissement

Ce texte a été initialement rédigé pour un guide sonore. Enregistré sur audiocassette, avec accompagnement musical, il devait être écouté à l'aide de lecteurs individuels de type « Walkman ».

ACCUEIL

Bienvenue dans les ruines de l'abbaye cistercienne de Villers-en-Brabant. **Nous allons visiter ensemble les principaux bâtiments du XIIIe siècle**, ceux qui ont été construits par les fondateurs du monastère.

Rendons-nous d'abord sur l'esplanade qui s'étend devant l'église abbatiale.

Un lieu marqué par l'histoire

Nous sommes quelques jours après la fête de Pâques 1146. Un groupe d'une vingtaine de moines tout vêtus de blanc approche de l'endroit où nous nous trouvons. À perte de vue, la contrée est boisée, sauvage. Elle appartient à Gauthier, seigneur de Marbais, dont le donjon se dresse à quelques kilomètres d'ici, vers Sart-Dames-Avelines.

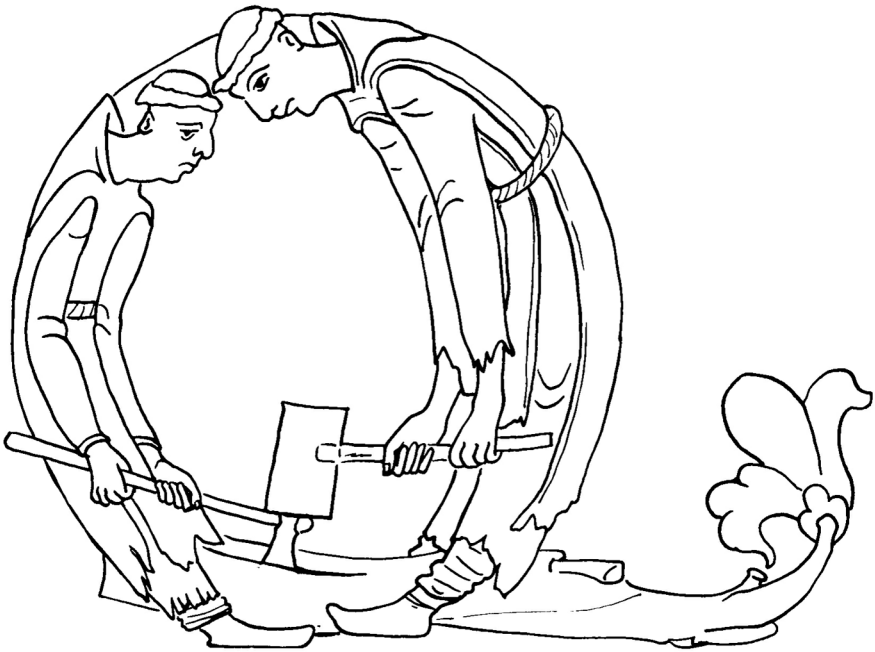
Voici plusieurs mois, nos régions ont reçu la visite de Bernard, abbé de Clairvaux, un monastère nouvellement fondé aux confins de la Champagne et de la Bourgogne, et dont la réputation de sainteté s'amplifie. Gauthier de Marbais a profité de ce passage pour demander à Bernard d'installer quelques-uns de ses moines sur ses terres, pour attirer la bénédiction de Dieu sur sa famille et sur les hommes et les femmes qui peuplent son domaine. Bernard a donné son accord. C'est chose faite à présent. Les moines blancs sont là. Écoutons-les raconter les origines de leur monastère : *« Comme saint Bernard était venu en Brabant pour prêcher [...] quelques personnes lui demandèrent d'y fonder un monastère, ce qu'il promit. De retour à Clairvaux [...], il envoya un abbé, douze moines et cinq [frères] convers [...] Ceux-ci partirent peu après [...] Pâques [...] et arrivèrent en Brabant [...] À cette époque, les environs presque jusqu'à Nivelles étaient sauvages et boisés [...] C'est là qu'ils s'arrêtèrent en vue de construire le monastère [...] Comme les moines étaient là-bas depuis un certain temps, ils se mirent à souffrir d'une très grande pauvreté, au point qu'ils songèrent même à regagner*

▼

Moines cisterciens bûcherons. Lettrine Q. D'après Grégoire le Grand, *Moralia in Job*, Cîteaux, début du XIIe siècle. Bibliothèque municipale, Dijon (manuscrit 170, folio 59). Photographie La Goélette, 1988.

Clairvaux. Saint Bernard l'ayant appris vint les réconforter [...] et, estimant que ce qui leur manquait le plus était l'eau courante, les incita à descendre plus loin au creux de cette vallée où le monastère est aujourd'hui installé, prédisant que nombreux seraient ceux qui obtiendraient le bonheur éternel en ce lieu reculé et solitaire. Ayant entendu cela, les moines choisirent cet endroit inhabité [...] et y construisirent un oratoire en pierre et un bâtiment voisin pour le réfectoire et le dortoir. » (*Chronica villariensis monasterii*, édition G. Waitz, *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, t. XXV, Leipzig, 1925, pp. 195-196).

Imaginons un moment les dix-huit fondateurs de Villers. Habillés d'épaisses bures qui descendent jusqu'aux pieds et les protègent efficacement du froid, le capuchon rabattu sur la tête tonsurée, les nouveaux venus sont fatigués. Ils ont voyagé pendant une quinzaine de jours pour parcourir les quatre cents kilomètres qui séparent Clairvaux de Villers, se nourrissant de pain et d'un peu de fromage. Les voici à destination. Le seigneur



de Marbais vient de les conduire à flanc de coteau, à quelques centaines de mètres de l'actuelle église paroissiale de Villers, au lieu dit « La fontaine Goddiarch ». Ils prennent possession de leur nouveau domaine.

Des moines cisterciens

Mais qui sont-ils donc ces moines qui s'installent à Villers et quel est leur idéal de vie ?

En 1098, un certain Robert fonde à Cîteaux, en plein cœur de la Bourgogne, une communauté de religieux auxquels il impose le strict respect de la Règle de saint Benoît, la règle de vie monastique la plus usitée dans nos régions. Chaque journée est équitablement partagée entre un temps de prière, un temps de travail, un temps de repos. Il ne suffit pas, en effet, de prier pour vivre. Il faut aussi subvenir à ses besoins matériels et pour cela travailler. Bien sûr, certains religieux chargent des subalternes de travailler pour eux afin de consacrer leur temps à la louange de Dieu. Ainsi font les moines de l'abbaye de Cluny, voisine de Cîteaux, qui sont alors des modèles dans toute la Chrétienté. Robert ne peut supporter que ses moines vivent du travail d'autrui. Les moines de Cîteaux – les moines cisterciens – travailleront donc pour vivre.

Au départ, l'austérité de ce type d'existence ne soulève pas l'enthousiasme. Pourtant, elle attire un jeune homme plein de fougue et de ferveur : Bernard. Bernard accepte mal la mise en cause des valeurs traditionnelles du christianisme par la société de son temps. L'une de ces valeurs, en particulier, est contestée : l'esprit de pauvre-

▲

Bas-côté sud et nef centrale de l'abbaye cistercienne de Noirlac, d'après M.-A. DIMIER, *L'art cistercien. France*, 3e éd. (*La nuit des temps*, 16), 1982, ill. 104.

▼

Moines de l'abbaye cistercienne d'Orval au travail, d'après *Orval*, photographies de la vie monastique, brochure éditée par le Comité de Résurrection de l'abbaye d'Orval, Bruxelles, s.d. [1949].

té. Le XIIe siècle est, en effet, l'époque où la vie urbaine prend son essor, où le souci de l'argent et de la réussite matérielle gagne les mentalités. Bernard veut fuir ce monde en entrant à Cîteaux.

Mais il possède une forte personnalité, qui l'incite à promouvoir partout l'idéal de vie des moines cisterciens. En juin 1115, il fonde à Clairvaux un monastère dont il devient l'abbé et le place sous la dépendance de Cîteaux. Puis il se met à parcourir l'Europe en tous sens, en prédicateur, en fondateur d'abbayes. Il se lance dans de bouillantes polémiques avec les savants de son temps. Il combat ceux qui préconisent le recours à la « raison », à l'esprit scientifique pour comprendre les réalités du monde et de la vie. Il leur oppose la force irrésistible de « l'amour », de la « foi qui déplace les montagnes », de la mystique. À sa mort en 1153, la Chrétienté est couverte d'abbayes cisterciennes. L'une d'entre elles est Villers. Elle répond, elle aussi, pleinement, à l'idéal de Cîteaux.

UN CADRE POUR VIVRE

Une abbaye cistercienne, c'est d'abord un site. Un site qui se prête au silence, au recueillement, à la prière.

Portons un regard circulaire sur le paysage qui nous entoure. Le site de Villers a conservé à travers les siècles l'aspect de ses origines : un creux de vallée boisée, sauvage, solitaire. Ici et là, quelques prés, quelques champs, des étangs, mais peu d'habitations. Les consignes données aux moines fondateurs sont claires à cet égard : *« Aucun de nos monastères ne doit être construit dans les cités, les châteaux, les villas, mais dans les lieux déserts à l'écart de la fréquentation des hommes. »* (*Législation primitive de Cîteaux*, citée par J. DE LA CROIX BOUTON, J.-B. VAN DAMME, *Les plus anciens textes de Cîteaux*, Achel, 1974, p. 121).

L'implantation des bâtiments monastiques dans le site ne se fait pas sans mûres réflexions. Le monastère est bâti au sud d'un éperon rocheux qui le protège des vents froids et humides. De même, il est placé à l'endroit le mieux arrosé du site : l'eau joue un rôle considérable dans l'activité économique des Cisterciens. Un texte du XIIIe siècle, relatif à l'abbaye de Clairvaux, explique l'usage que les moines font alors de l'eau courante : *« Un bras de cette rivière, traversant les nombreux ateliers de l'abbaye, se fait partout bénir par les services qu'il rend [...] Le fleuve s'élance d'abord avec impétuosité dans le moulin, où il est très affairé et se donne beaucoup de mouvement, tant pour broyer le froment sous le poids des meules, que pour agiter le crible fin qui sépare la farine du son. Le voici déjà dans l'édifice voisin ; il remplit la chaudière et s'abandonne au feu qui le cuit pour préparer une boisson aux moines [...] Mais le fleuve ne se tient pas pour quitte. Les foulons, établis près du moulin, l'appellent à eux. Il est occupé dans le moulin à préparer la nourriture des frères ; on est donc fondé en raison pour exiger que maintenant il songe à leur habillement. Il ne contredit pas et ne refuse rien de ce qu'on lui demande. Il élève ou abaisse alternativement ces lourds pilons, ces maillets [...], il épargne aux foulons une grande fatigue [...] Au sortir de là il entre dans la tannerie où, pour préparer les matières nécessaires à la chaussure des frères,*

il montre autant d'activité que de soin. » (ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Étude sur l'état intérieur des abbayes cisterciennes et principalement de Clairvaux au XIIe et au XIIIe siècle*, Paris, Durand, 1858, pp. 329-338).

DES BÂTIMENTS POUR PRATIQUER UN IDÉAL DE VIE

Voyons à présent comment l'idéal de vie des moines cisterciens demeure inscrit dans les ruines de Villers. **Imaginons que nous visitons l'abbaye vers 1200**.

Travailler

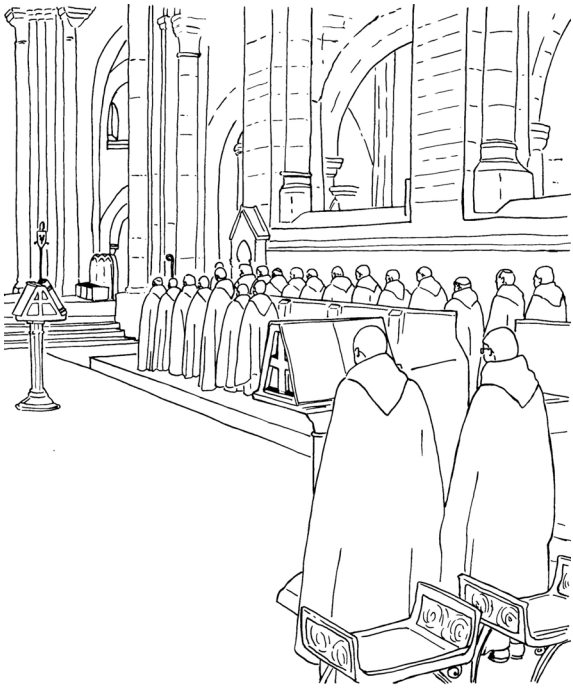
Le monastère dans lequel nous pénétrons est protégé par un mur d'enceinte qui l'isole du monde extérieur et défend le calme des religieux qui y sont retirés. Nous apercevons tout autour de nous ces murailles, percées de rares ouvertures.

L'espace qui s'étend devant nous forme une zone intermédiaire entre le monde extérieur, qui est le monde des hommes, et le cœur du monastère, qui est le monde de Dieu. Ici seulement sont accueillis les visiteurs, les pèlerins. Ceux-ci ne pourront pas accéder à l'espace religieux. Ici sont disposés les bâtiments à vocation économique.

Tournons-nous vers l'église abbatiale, dont la façade domine le paysage. À gauche, l'atelier de menuiserie, la forge et un édifice plus majestueux, destiné à abriter les visiteurs : l'hôtellerie. Ce bâtiment, un des plus anciens exemples d'architecture profane de nos régions, deviendra plus tard la brasserie du monastère. À droite, au loin, près de l'entrée des ruines, le moulin, aujourd'hui café-restaurant.

« Le monastère doit être autant que possible disposé de telle sorte que l'on y trouve tout le nécessaire, à savoir l'eau, un moulin, un jardin et des ateliers pour qu'on puisse pratiquer les divers métiers à l'intérieur de la clôture. De la sorte, les moines n'auront pas à se répandre au dehors, ce qui n'est pas du tout avantageux pour leurs âmes. » (*Benedicta Regula*, LXVI, trad. Ph. Schmitz).

Devant nous, la longue façade qui englobe à droite celle de l'église abbatiale marque le début de la zone religieuse, le lieu par excellence de la prière, de la méditation, du dialogue avec Dieu.



Prier

Traversons l'esplanade. Marchons vers l'église abbatiale. Pénétrons sous le porche.

Le porche est un espace clos, muni de banquettes. C'est un lieu d'attente et de recueillement avant d'entrer dans l'église.

Concentrons nos esprits. Pensons à ces générations de moines qui ont ici tant et tant prié. Sept fois par jour, ils se réunissaient dans l'église pour louer Dieu : *« Nous ferons comme l'a dit le Prophète : « Sept fois le jour j'ai chanté vos louanges. » Nous remplirons ce nombre sacré de sept, si nous nous acquittons des devoirs de notre état à Laudes, Prime, Tierce, Sexte, None, Vêpres et Complies. »* (*Benedicta Regula*, XVI, trad. Ph. Schmitz).

▲

Office dans l'église de l'abbaye cistercienne d'Orval, d'après *Orval*, photographies de la vie monastique, brochure éditée par le Comité de Résurrection de l'abbaye d'Orval, Bruxelles, s.d. [1949].

▲

Transept de l'abbaye cistercienne de Casamari (Italie) avec vue sur l'escalier conduisant au dortoir, d'après M.-A. DIMIER, *L'art cistercien. Hors de France* (*La nuit des temps*, 34), 1981, ill. 77.

Dès deux heures du matin, les moines se lèvent et descendent dans l'église abbatiale pour prier. C'est l'heure des Laudes. Un escalier, dont l'emplacement est encore visible dans le mur du transept sud, met en communication le dortoir et l'église. Les moines se rassemblent ensuite ici toutes les trois heures : la première [Prime], la troisième [Tierce], la sixième [Sexte] et la neuvième [None]. Il s'agit d'un découpage du jour calqué sur les habitudes romaines. Les heures sont plus longues en été et plus courtes en hiver. Vers quatre heures de l'après-midi, les moines se retrouvent encore pour célébrer Vêpres, et vers six heures, ils prient une dernière fois avant d'aller dormir : c'est Complies. Les moines se couchent en effet entre dix-huit et dix-neuf heures. Ils dorment donc huit heures par nuit et sont dispos dès deux heures du matin pour commencer leur journée.

L'église abbatiale de Villers est un bon exemple de la sobriété architecturale chère aux moines cisterciens. D'autres moines, ceux de Cluny notamment, étaient sensibles aux effets artistiques. Ils aimaient les églises richement décorées. Rien n'est assez beau pour la Maison du Seigneur.

Chez les Cisterciens, l'accueil de Dieu se fait autrement. Bernard de Clairvaux pense, avec d'autres religieux de son temps, que Dieu se manifeste, s'incarne pour ainsi dire, dans la lumière, qu'Il est Lumière. C'est de cette façon qu'Il donne vie aux êtres. La lumière est le langage auquel Dieu fait appel pour entrer en contact avec ses créatures. Aussi, pour saint Bernard, les églises doivent-

elles resplendir de lumière. Le décor sculpté ou peint importe peu. Au contraire, il distrait l'âme, l'éloigne de l'essentiel. Écoutons saint Bernard lui-même dénoncer le luxe inutile des églises de son temps : *« Sans parler de l'immense élévation de vos oratoires, de leur longueur démesurée, de leur largeur excessive, de leurs somptueuses décorations et de leurs peintures qui excitent la curiosité, dont l'effet est de détourner sur elles l'attention des fidèles et de diminuer le recueillement [...] À quoi bon, chez des pauvres comme vous, si toutefois vous êtes de vrais pauvres, tout cet or qui brille dans vos sanctuaires ? [...] Ô vanité des vanités, mais folie encore plus que vanité ! L'église scintille de tous côtés, mais les pauvres sont dans le dénuement. »* (Bernard de Clairvaux cité par G. DUBY, *Le temps des cathédrales. L'art et la société 980-1420*, Paris, Gallimard, 1976, pp. 148-149).

Observons le chœur de l'abbatiale. Regardons les transepts. Ils sont irrigués par la lumière. La lumière est capturée par des ouvertures multiples et diverses, telles ces fenêtres rondes qui sont une des originalités architecturales de Villers.

Pour percer toutes ces ouvertures, il faut évider les murs, élever les toitures. Cela nécessite des techniques de construction nouvelles, qui rompent avec les maçonneries massives et lourdes. Nous voyons ici les premières manifestations d'un art qu'on appelle « gothique ».

Marchons lentement vers l'autel. Supposons que les voûtes couvrent encore l'église. Nous quittons la pénombre du porche et des premières travées de la nef pour marcher vers la lumière du chœur. Nous quittons la pénombre du monde des hommes pour marcher vers la lumière de Dieu.

Peu de mobilier dans cette église. Pas de chaises, par exemple. Les moines sont assis dans des stalles, en avant du chœur. Partout ailleurs des espaces vides, propices à des mouvements processionnels. En ce temps-là, on prie volontiers en se déplaçant. Et, le plus souvent, on prie en chantant. Les voûtes qui nous surmontent ont jadis résonné de ces chants.

Méditer

Sortons à présent de l'église abbatiale par la porte située dans le mur latéral sud, près des stalles, la porte qui s'ouvre sur le cloître. Celle-ci présente la particularité d'être en plein cintre côté église et en ogive côté cloître. Elle témoigne des recherches architecturales menées ici par les moines cisterciens et qui font de Villers un monument de transition entre le roman et le gothique.

À notre gauche, le cénotaphe de Gobert d'Aspremont, un moine mort à Villers en odeur de sainteté vers 1263, donne une bonne idée de l'allure qu'avaient les cisterciens à cette époque.

Nous voici au cœur du monastère, devant un jardin de forme quadrangulaire entouré de galeries couvertes. Cet endroit porte le nom de cloître, du latin *claustrum* qui veut dire fermé : « Le cloître est au centre d'un univers clos. Un îlot de nature, mais rectifiée, séparée du monde mauvais qui l'environne, un lieu où l'air, le soleil, les

▼

Moines déambulant dans le cloître de l'abbaye cistercienne d'Orval, d'après *Orval*, photographies de la vie monastique, brochure éditée par le Comité de Résurrection de l'abbaye d'Orval, Bruxelles, s.d. [1949].

arbres, les oiseaux, les eaux courantes retrouvent la fraîcheur et la pureté des premiers jours du monde. Les proportions de cette cour intérieure expriment qu'elle participe à des perfections que la terre ne connaît plus depuis la chute d'Adam. Carré, coordonné aux quatre points cardinaux et aux quatre éléments de la matière créée, le cloître arrache un pan du cosmos au dérèglement qui naturellement l'affecte. Il le rétablit dans des proportions harmonieuses. À ceux qui ont choisi de s'y retirer, il parle le langage accompli, achevé de l'autre monde.
Au sein de la demeure communautaire, cet espace préservé, où le seigneur protecteur pénètre lui-même très rarement, le seul endroit qui ne soit pas affecté à des fonctions déterminées, est le lieu où l'on médite sur les mystères de Dieu, où l'on avance vers la connaissance. » (G. DUBY, *Le temps des cathédrales, ouv. cit.*, pp. 332-333).

Ici, dans cet espace fermé, règne un silence absolu. Les moines considèrent le silence comme un moyen nécessaire pour être à l'écoute de Dieu. Ils respectent le silence partout dans le monastère. Pour cela, ils communiquent entre eux par signes et seulement lorsque c'est indispensable.

Le cloître est disposé de telle sorte qu'on n'y a pas vue sur l'extérieur, de vue horizontale, vers le monde et les hommes. La seule échappée est verticale, vers le haut, vers le ciel, c'est-à-dire vers Dieu. Dans les galeries, les moines déambulent à petits pas, la tête basse, en prière, ou s'asseyent pour lire et méditer.

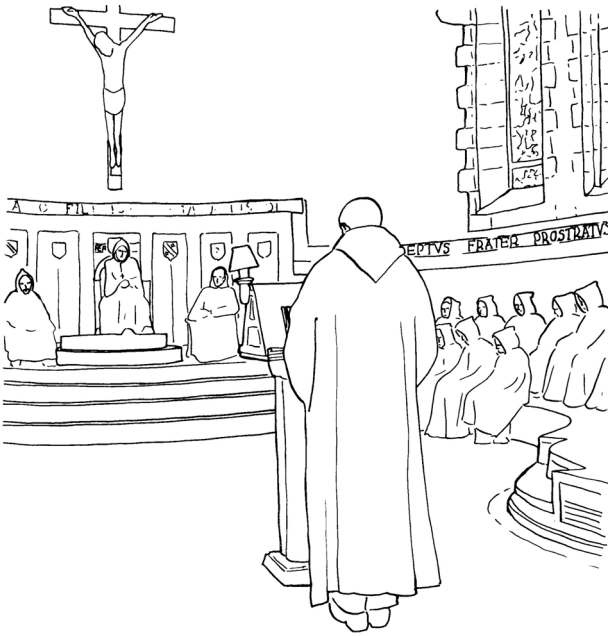
Le cloître n'a pas qu'une fonction spirituelle. Il a aussi pour tâche de faciliter la circulation à l'intérieur du monastère. La galerie nord, celle où nous nous trouvons, longe l'église abbatiale et y conduit par deux portes. La galerie est, à notre gauche, s'ouvre sur la salle du chapitre et sur l'escalier du dortoir. La galerie sud, en face de nous, communique avec le réfectoire – ce bâtiment plus élevé que les autres dont on voit le pignon ajouré – et avec la cuisine. La galerie ouest, à notre droite, s'étire le long du cellier, c'est-à-dire la cave à provisions, dont l'étage était occupé par l'infirmerie.

Participer à la gestion du monastère

Dirigeons-nous vers la salle du chapitre. L'architecture primitive n'est plus reconnaissable. Cette salle a été modifiée postérieurement, comme du reste le dortoir qui se trouve au-dessus. Elle était couverte de voûtes d'arête semblables à celles que nous verrons bientôt dans d'autres locaux.

Les archéologues ont dégagé à gauche de l'entrée une des anciennes baies qui éclairait la salle, une baie géminée, faite de deux petites ouvertures jumelles. À l'origine, la plupart des fenêtres de l'abbaye avaient cette allure. Toutes les galeries du cloître étaient ainsi équipées de ces baies géminées. Imaginons quelle beauté devait avoir ce cloître ancien.

La salle du chapitre est le lieu où chaque jour les moines se réunissent autour de l'abbé pour débattre du bon fonctionnement du monastère, prendre les décisions qui s'imposent, se répartir les tâches. L'abbé est assis face à la porte. Les moines sont installés de part et d'autre, sur les banquettes qui longent les murs.



Cette salle est donc le siège d'une institution à caractère démocratique : tous les moines prennent part aux discussions et peuvent donner leur avis. C'est ce qu'on appelle « avoir voix au chapitre ». Dans cette salle, l'abbé réprimande à l'occasion les moines qui ont eu un écart de conduite. De là vient l'expression : « Se faire chapitrer ».

▼

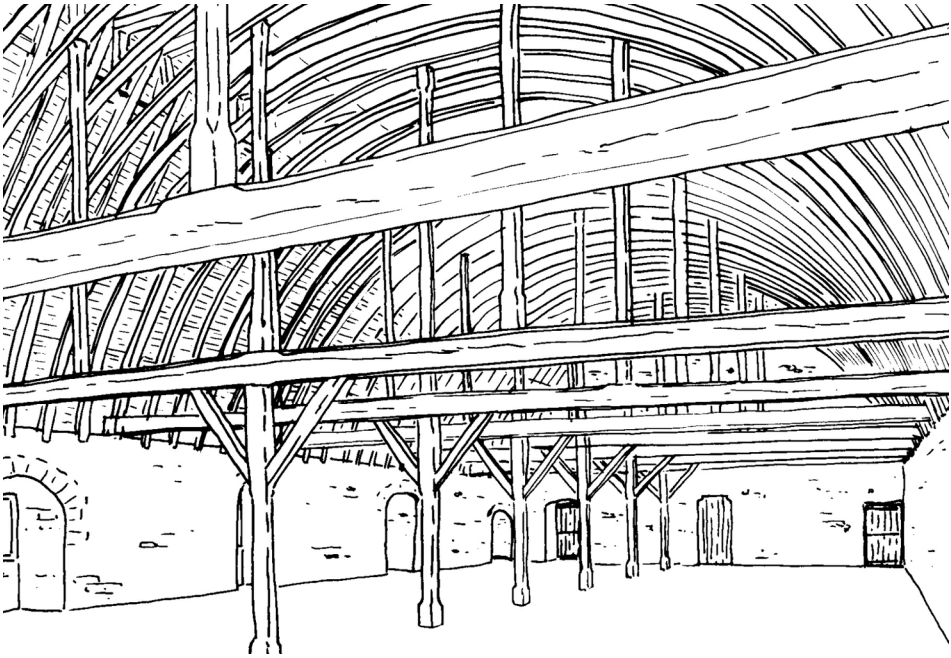
Assemblée des moines dans la salle du chapitre de l'abbaye cistercienne d'Orval, d'après *Orval*, photographies de la vie monastique, brochure éditée par le Comité de Résurrection de l'abbaye d'Orval, Bruxelles, s.d. [1949].

L'abbé dirige le monastère avec l'autorité d'un père. Du reste, le mot abbé vient de *abbas* qui signifie « père ». L'abbé est élu à vie par la communauté des moines. Il a alors tout pouvoir sur l'abbaye. Cependant, sa fonction exige beaucoup de qualités personnelles, de prudence et de modération. La Règle de saint Benoît définit clairement les qualités du bon abbé et la manière de bien le choisir : *« Dans l'établissement de l'abbé [...], on aura égard au mérite de la vie et à la doctrine spirituelle du candidat, quand bien même il occuperait le dernier rang dans la communauté [...] L'abbé, une fois établi, devra penser sans cesse à la nature du fardeau qu'il a reçu, et à Celui à qui il devra rendre compte de son administration. Qu'il sache qu'il lui faut servir bien plus que régir [...] Qu'il soit chaste, sobre, indulgent ; que toujours il préfère la miséricorde à la justice, afin d'obtenir pour lui-même un traitement semblable. Qu'il haïsse les vices, mais qu'il aime les frères [...] Qu'il s'étudie plus à se faire aimer qu'à se faire craindre. Qu'il ne soit ni turbulent, ni inquiet ; qu'il ne soit ni excessif, ni opiniâtre ; qu'il ne soit ni jaloux, ni trop soupçonneux ; sinon, il n'aura jamais de repos. »* (*Benedicta Regula*, LXIII-LXIV, trad. Ph. Schmitz).

En somme, les moines vivent dans un système monarchique tempéré par les qualités humaines du chef et par des assemblées collégiales qui débattent de sa gestion.

Se reposer

Sortons de la salle du chapitre par la gauche. Au-delà du parloir, seul local où les moines sont autorisés à rompre le silence et seulement en cas de nécessité, l'escalier grimpe vers le dortoir. **Montons**. Avec prudence, car les marches sont dangereuses. Ne nous approchons pas du vide.
À l'origine le dortoir était une grande salle rectangulaire où les moines logeaient en commun. Ils dormaient dans des lits séparés, contrairement aux habitudes de leurs contemporains qui dormaient sur une même paillasse collective. Écoutons à nouveau saint Benoît : *« Les moines dormiront chacun dans un lit à part [...] Ils dormiront vêtus,*



▲

Dortoir médiéval des frères convers de l'abbaye cistercienne de Noirlac. D'après Photographie Greef, Paris.

ceints d'une courroie ou d'une corde [...] Les plus jeunes frères n'auront point leurs lits placés les uns près des autres, mais entremêlés parmi ceux des anciens. » (*Benedicta Regula*, XXII, trad. Ph. Schmitz).

Au fil du temps, l'austérité primitive a fait place au confort. C'est alors qu'on a créé sur deux étages, de part et d'autre d'un large corridor, ces chambrettes individuelles dont nous voyons encore les emplacements et des éléments de décoration.

Se chauffer

Descendons du dortoir. Au bas de l'escalier, tournons à gauche. La porte que nous avons devant nous est celle du chauffoir.

Le chauffoir est, vers 1200, la seule pièce chauffée du monastère. On distingue encore dans le mur occidental, à droite, les traces d'un âtre. Le tablier de la cheminée a malheureusement disparu. Les moines venaient ici se réchauffer en hiver, après le travail ou les offices.

▼

Chauffoir de l'abbaye cistercienne de Sénanque, d'après M.-A. DIMIER, *L'art cistercien. France*, 3e éd. (*La nuit des temps*, 16), 1982, ill. 42.

Copier la Parole

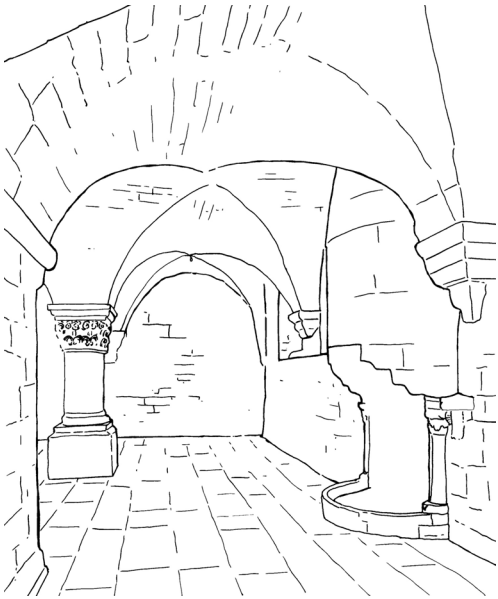
Passons dans la pièce située à l'est du chauffoir. Attention, la porte d'accès est basse.

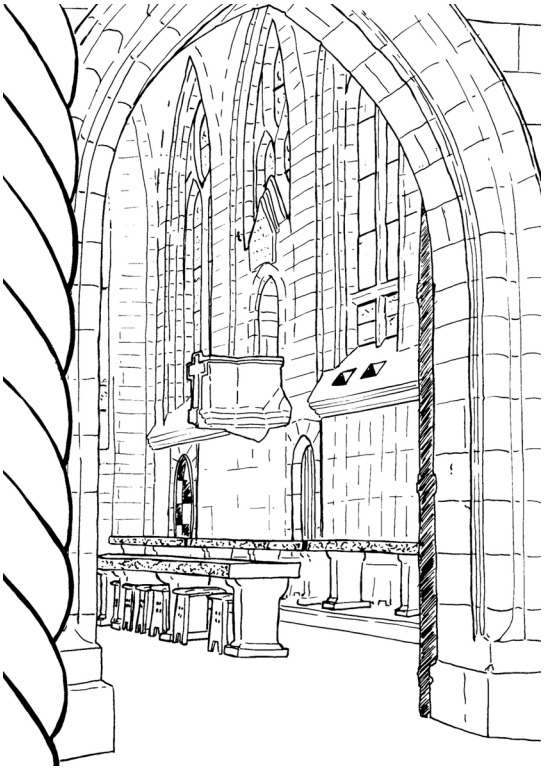
Nous voici dans le *scriptorium*, nom que les spécialistes donnent à la salle d'écriture. La Parole de Dieu est écrite. Pour la conserver et la diffuser, il faut la copier et la multiplier. Les moines exécutent cette tâche à cet endroit.

L'architecture du *scriptorium* a subi des transformations tardivement. Une partie de la pièce a servi d'annexe à un bâtiment nouveau, c'est ce qui explique les anomalies visibles dans la maçonnerie.

Se restaurer

Revenons dans le chauffoir. Empruntons la porte voisine de la cheminée. Nous débouchons dans un réduit doté d'un muret. En prêtant une oreille attentive, nous entendons couler de l'eau. Un ruisseau passe en dessous de nous. Canalisé et voûté, il traverse tout le monastère. Les cisterciens utilisent l'eau courante pour emporter les déchets. Le local dans lequel nous nous trouvons est un lieu d'aisance. Nous sommes dans les toilettes du monastère.





▲

Réfectoire de l'abbaye cistercienne d'Orval, avec vue sur la chaire du lecteur, d'après *Orval*, photographies de la vie monastique, brochure éditée par le Comité de Résurrection de l'abbaye d'Orval, Bruxelles, s.d. [1949].

Pénétrons maintenant dans le bâtiment voisin. Le rez-de-chaussée était jadis occupé par le réfectoire et l'étage par la lingerie.
Le réfectoire était couvert par des voûtes d'arête. Celles-ci étaient portées par les murs et, au milieu de la pièce, par une rangée de colonnes. Un oeil attentif repère facilement des restes de voûtes dans les angles. Quant aux colonnes, leurs socles sont encore visibles. De hautes fenêtres éclairaient et chauffaient la salle. À leur base, elles étaient munies de vantaux qui facilitaient l'aération.

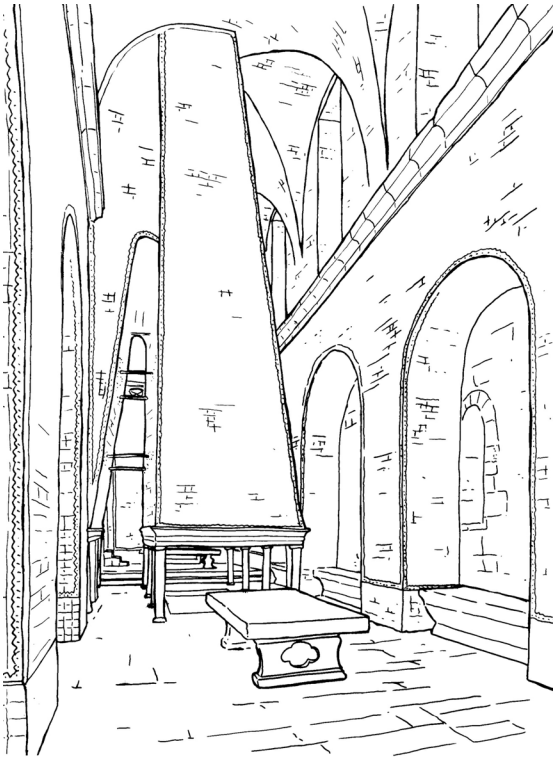
Dans le réfectoire, les moines mangent en silence. Ils écoutent des textes édifiants lus par l'un d'entre eux. À cet effet, une chaire est accessible par un escalier placé dans l'épaisseur de la muraille occidentale : *« La lecture ne doit jamais manquer à la table des frères. On gardera un silence parfait à table en sorte qu'on n'y entende aucun chuchotement, ni parole, mais seulement la voix du lecteur. Quant aux choses nécessaires pour la nourriture et la boisson, les frères se les serviront mutuellement de façon que personne n'ait besoin de rien demander. Si toutefois il leur manque quelque chose, ils le demanderont plutôt par quelque signe que par la parole. »* (*Benedicta Regula*, XXXVIII, trad. Ph. Schmitz).

Le repas des moines est simple et frugal. Il est composé le plus souvent de pain, de légumes, d'œufs, de laitages. Les moines ne mangent pas de viande. La viande est bien souvent, à cette époque, un produit de la chasse, activité violente à laquelle des hommes de prière ne peuvent se consacrer. Les moines mangent plus volontiers du poisson. Le monastère possède pour cela des viviers, que

l'on aperçoit au-delà du mur d'enceinte, au creux de la vallée.

Les excès de table sont évidemment interdits. L'alimentation des moines est mesurée, de même que la boisson. Pas question de trouver un religieux en état d'ébriété. Saint Benoît est intransigeant en ce domaine : *« Il suffit, nous semble-t-il, pour la réfection quotidienne [...], à toutes les tables, de deux mets cuits : ceci eu égard aux besoins des divers tempéraments. Ainsi celui qui ne pourra s'accommoder d'un mets pourra manger l'autre [...] L'abbé pourra, s'il le juge opportun, ajouter encore quelque chose, pourvu qu'on évite tout excès et que jamais un moine ne soit surpris par l'indigestion. Rien, en effet, n'est aussi contraire à tout chrétien que l'excès de table. »* (*Benedicta Regula*, XXXIX, trad. Ph. Schmitz).

Les moines mangent avec les doigts en s'aidant d'un couteau et d'une cuillère. L'usage de la fourchette est encore inconnu. En face de l'entrée du réfectoire qui donne sur le cloître, on pouvait voir jadis un lavabo. C'était un petit local au milieu duquel se trouvait une vasque alimentée en eau courante. Avant d'entrer dans le réfectoire et après le repas, les moines se rendaient au lavabo pour se laver les mains.



Cuisine de l'abbaye cistercienne d'Alcobaça (Portugal), d'après M.-A. DIMIER, *L'art cistercien. Hors de France* (*La nuit des temps*, 34), 1981, ill. 131.

Préparer les repas

Quittons le réfectoire par la porte qui fait face à celle du chauffoir. Nous pénétrons dans la cuisine.

La cuisson des légumes – pour une communauté qui atteindra au XIIIe siècle le nombre de 300 personnes – dégage de grandes quantités de vapeur. Aussi la cuisine est-elle équipée d'une immense cheminée d'aération dont on aperçoit les six piliers qui supportaient un manteau de forme trapézoïdale.
À côté de la cuisine, le garde-manger possède d'admirables voûtes d'arêtes, des modèles du genre.

Conserver les denrées produites par le monastère

Visitons maintenant le bâtiment qui forme l'aile ouest du cloître et qui sert donc de façade à l'abbaye.

Le rez-de-chaussée consiste en une vaste cave, compartimentée, où les moines rassemblaient et conservaient les produits de leur travail. On appelle ce local le cellier. Il était placé sous la responsabilité de l'économe du monastère : le cellérier.

À l'étage s'étendait anciennement l'infirmerie. Les moines malades ou âgés y étaient accueillis et soignés. Une porte mettait en communication l'infirmerie et l'église abbatiale, de telle sorte que les malades et les infirmes pouvaient participer aux prières de la communauté et aux offices sans devoir descendre. Saint benoît avait une affection particulière pour eux et souhaitait qu'on en prenne bien soin : *« On prendra soin des malades avant tout et par-dessus tout, les soignant comme s'ils étaient le Christ en personne [...] L'abbé veillera donc avec un très grand soin à ce que les malades ne souffrent d'aucunes négligences. On assignera aux infirmes un logis particulier, et, pour leur service, un frère craignant Dieu, diligent et soigneux. »* (*Benedicta Regula*, XXXVI, trad. Ph. Schmitz).

ADIEU

Nous voici au terme de notre visite. Il reste encore bien des choses à voir. Nous nous sommes limités aux bâtiments qui forment le cœur du monastère et qui datent du XIIe-XIIIe siècles.

Nous espérons que cette rapide découverte de Villers vous a permis de mieux comprendre et d'apprécier à sa juste valeur l'idéal de vie des moines du Moyen Âge.

Rappelons, en guise de conclusion, que cet idéal demeure bien vivant, que des hommes et des femmes de chez nous continuent de le pratiquer aujourd'hui, en l'adaptant bien sûr à notre temps.